

Tone Kjærnli

SI SEULEMENT

Traduit du norvégien
par Jean-Baptiste Coursaud

LA JOIE DE LIRE
ENCOURAGEMENT

Les paroles des chansons de Pink Floyd sont extraites respectivement de :

p. 63 : *Time* © David Gilmour / Nick Mason / Roger Waters / Richard Wright

p. 64, 146 : *The Great Gig in the Sky* © Clare Torry / Richard Wright

p. 139, 141 : *Brain Damage* © Roger Waters

p. 243 : *Wish You Were Here* © David Gilmour / Roger Waters

Les traductions françaises sont signées « Manu & Marion »

sur le site : <http://thinkfloyd.free.fr>

(N.d.T.)

Ce n'était plus drôle du tout. Mais toi ça te faisait rire. Et tu riais toujours quand tu as placé ton genou sous le menton. J'ai cru que tu te tournais pour descendre sur la véranda. Mais non. Tu t'es levé.

Tu t'es levé.

Tu t'es levé.

Comment as-tu osé ?

Je me suis figé. Je n'osais plus bouger.

Et là tu m'as dit :

— Hé, regarde-moi !

Le plus grand couillon du monde

Le dossier de la chaise est démantibulé. Je fais attention de ne pas trop me pencher, sans quoi il risque de tomber complètement. C'est Kris qui l'a cassé. Il restera comme ça : démantibulé, tout de traviole. À jamais. De toute manière, je refuse qu'il soit autrement. Conséquence : je lis quasi avachi sur la table, en tripatouillant ma règle que j'avais sortie pour faire mes devoirs de géométrie. Avant de les envoyer balader.

L'homme le plus grand du monde s'appelait Robert Pershing Wadlow. Voilà ce que je lis. Il a atteint la taille de deux mètres soixante-douze. Déjà, à quatorze ans, il faisait deux mètres vingt-trois. Du poignet jusqu'à l'extrémité de l'index, ses mains mesuraient trente centimètres virgule trois. Ses pieds : quarante-sept centimètres. Tout ça au dire du *Livre des records* de 2005.

Mes mains, mesurées avec la règle : dix-huit centimètres.

Moi en entier : rien à cirer.

La dernière fois que je me suis mesuré, c'était il y a deux ans. Forcément, dans l'intervalle, j'ai grandi. Est-ce que, par le plus grand des hasards, maman aurait un mètre ? J'ouvre un tiroir ou deux, je ne trouve rien, j'abandonne.

Si j'utilise la règle... Ouais, sauf que la règle est cassée. Elle s'arrête à vingt-sept centimètres et demi. Ça nous fait donc : vingt-sept et demi... plus vingt-sept et demi, plus... Laisse tomber. J'ai grandi, point. C'est pas demain la veille que je vais devenir un Robert Pershing Wadlow. Ni un Gul Mohammed soit dit en passant. Puisqu'il était, si j'en crois ce bouquin, le plus petit homme du monde : il plafonnait à cinquante-sept centimètres.

Tu faisais une demi-tête de plus que moi. Qui sait... Peut-être que je t'aurais rattrapé un de ces jours.

Le hic, si j'ai bien compris, c'est qu'on ne le saura jamais, pas vrai ?

Robert Pershing Wadlow a l'air ravi, aussi étrange que ça puisse paraître. Parce que, franchement, on est en droit de se poser la question : comment on peut mesurer deux mètres soixante-douze et être ravi ? Ma première réflexion consiste à me dire : la vie de merde qu'il devait avoir. Impossible de sortir sans se faire mater par les passants, impossible de se fondre dans la foule, impossible de se carapater discret, impossible de passer incognito, impossible d'être tranquille.

Pas de bol pour lui. De toute façon, Robert Pershing Wadlow, je m'en fous. Gul Mohammed, je m'en fous. Jackie Bibby, qui a établi un record pour avoir tenu le plus de serpents à sonnettes dans sa bouche, je m'en fous aussi. La géométrie ? Je m'en fous éperdument. L'interro écrite sur les ressources renouvelables, qu'on va avoir la semaine prochaine ? Ça me passe carrément au-dessus de la tête.

La filière que je choisirai au lycée ? La Norvège après la Seconde Guerre mondiale ? Le réchauffement climatique mondial ? La guerre dans certains pays ? Ce qu'on aura à bouffer ce soir ? Je m'en tape et je m'en contretape. Tous ces trucs et ces machins par lesquels il faut se sentir concerné en permanence. Les records, l'école, l'avenir et le reste, ça me semble tellement loin que je me demande comment je pourrai un jour m'y intéresser.

La seule raison qui explique pourquoi je me farcis ce livre des records débile de chez débile, c'est que Henry le Quasi Dégarni a exigé de nous qu'on emprunte un bouquin au CDI. Quand il nous a annoncé la nouvelle, ça m'a retourné les tripes. Parce que tous les livres parlent de gens qui ont un problème. Et la dernière des choses dont j'ai besoin, c'est bien de me coltiner les problèmes des autres. Du coup, j'ai passé un temps infini à tournicoter entre les rayonnages, sans pouvoir me décider.

— Il faut que tu prennes un livre, Kim.

— Ils sont tous nuls, les livres qu'il y a ici.

— Comment tu le sais ? Tu les as lus ?

— Non, mais...

— Alors comment tu sais qu'ils sont nuls ?

On aurait dit Kris. Il était tout le temps en train de me tanner pour que je lise un truc, en train de me bassiner avec son « putain çui-là il est hy-per-gé-nial, Kim ! » À tel point que j'ai cru une seconde que j'allais le voir débouler de derrière une étagère, bondissant d'enthousiasme, en agitant

un bouquin que je devrais « ab-so-lu-ment » lire. « Celui-là, Kim ! T'as pas idée de ce que tu rates ! »

En parlant de ça, Kris. Toi aussi tu rates quelque chose. Et nettement plus que moi d'ailleurs. C'est bien simple, tu rates tout. Y a tout qui te passe sous le nez.

Fallait que je me tire d'ici et en vitesse. Ma main s'est tendue pour attraper le premier bouquin venu.

Henry le Quasi Dégarni a haussé les sourcils.

— Le *Livre des records* ? De 2005 en plus ?

— Hm-hm.

— Mais ce n'est pas un vrai livre, allons !

— Pour moi il a tout du vrai livre, hein...

— C'est un livre, certes, mais ce n'est pas de la littérature.

— Comment vous le savez ? Vous l'avez lu ?

— Je sais ce qu'est un livre des records, merci. Tu ne crois pas que tu as passé l'âge de lire ça ?

— Ce que j'en sais, moi... Je l'ai même pas encore lu.

Enfin bon. Je l'avais déjà parcouru une demi-douzaine de fois en primaire, lui et les autres éditions qui s'y trouvaient. Ça m'a d'ailleurs étonné de tomber dessus ici. Ça m'a étonné de le voir brusquement atterrir dans ma main, ça m'a étonné encore plus de constater ce qu'il mettait en branle : l'odeur de la vieille bibliothèque en primaire, la lumière extérieure filtrée par les rideaux jaunes qui tombait sur les cheveux de Tonje et les faisait briller d'un éclat particulier, le coude de Kris dans mes côtes pendant qu'il feuilletait le bouquin.

J'ai eu tout de suite la gorge un peu trop serrée, j'ai pris une inspiration très profonde.

— Je prends celui-là.

Henry le Quasi Dégarni m'a longuement regardé. OK ? Pas OK ? Les décisions rapides n'ont jamais été son fort, à Henry le Quasi Dégarni. Ne sont franchement pas son truc non plus, je le cite, « les actions en dépit du bon sens ». Quoi qu'il en soit, il me dévisageait avec un regard attentif, dirigé davantage vers sa propre masse cérébrale que vers la mienne. Dans sa bouche à moitié ouverte, les dents cliquetaient les unes contre les autres, de concert et de concentration. J'avais l'impression d'entendre son blabla intérieur circuler à flux tendu entre les parois de son crâne presque chauve.

Il me prend pour une andouille ? Je ne vais quand même pas autoriser tout et n'importe quoi. Il est question de Kim, voyons ! Et Kim est beaucoup trop futé pour... Hum. Ce pauvre Kim n'est plus tout à fait lui-même depuis que... Non. Peut-être qu'il faudrait qu'on ait une discussion sérieuse lui et moi à propos de... En fait il m'inquiète... Allez, on va passer l'éponge. Pour ce coup-ci. Mais la prochaine fois...

Henry le Quasi Dégarni s'est raclé la gorge :

— Bon, je suppose qu'il vaut mieux que tu lises ça plutôt que rien.

— Je suppose aussi.

— Tout est meilleur que rien.

— Vous êtes la sagesse incarnée.

Il m'a donné une petite tape sur l'épaule. Non, à la réflexion. Pas une tape, et encore moins petite. Il a carrément empoigné mon épaule et l'a serrée fermement, deux fois de suite. Sa grosse paluche m'a comprimé la clavicule à deux reprises. C'était certes rapide mais vigoureux, et surtout porteur d'un message plus profond et sincère du genre : « Tiens bon, Kim. Ne baisse pas les bras, Kim. Il y a toujours du ciel bleu derrière les nuages, Kim. » Bref, un truc dans ce style.

Puis il m'a laissé tranquille.

La politique du moment ?

LAISSEZ KIM TRANQUILLE !

Tout le monde se range derrière ce slogan, merci.

Et donc tout le monde me laisse tranquille. Super. Tout le monde me fout une paix royale pendant que je suis tranquillement assis avec un bouquin que je n'ai aucune envie de lire mais que je lis quand même parce que je n'ai aucune envie de faire autre chose. Conclusion : Henry le Quasi Dégarni a gagné.

Robert Pershing Wadlow est mort jeune, j'apprends. À vingt-deux ans seulement.

Certains meurent encore plus jeunes.

Alors que d'autres – ou plutôt : alors qu'un autre s'est installé à une table, sur une chaise au dossier bancal, quasi avachi sur un *Livre des records* chiant comme la pluie, dont Henry le Quasi Dégarni espère qu'il va m'apporter L'ENVIE ET LE PLAISIR DE LIRE. Et voilà comment ça se termine : ça loupe pas, je pense à Kris.

Quoi que je touche, quoi que j'entreprenne, quoi qu'il me vienne en tête, même avec l'indifférence la plus totale, ça finit systématiquement par avoir un rapport avec toi, Kris.

Et donc je me souviens :

On est assis tous les quatre : Kris et moi au milieu, Dina et Tonje de chaque côté. Sur les genoux de Kris : le fameux *Livre des records*, avec sa couverture d'un doré brillant et métallique, l'édition de 2005 qu'on a réussi à subtiliser avant que d'autres ne mettent la main dessus. Dina, obligée de se pencher en avant, une main posée sur le genou de Kris. Tonje, dont les cheveux sont aussi dorés que le bouquin et qui me chatouille l'oreille. On lit l'article consacré à Robert Pershing Wadlow. On continue avec l'homme le plus lourd du monde, l'homme le plus rapide, l'homme le plus fort, et ainsi de suite. En fait, c'est juste une excuse pour avoir la possibilité d'être tous les quatre réunis, serrés les uns contre les autres. Kris nous raconte qu'il s'entraîne à retenir le plus longtemps possible sa respiration sous l'eau, il veut être le meilleur, il est déjà bon, peut-être qu'un jour il entrera dans le *Livre des records*. On va merveilleusement bien, on passe un moment de rêve ensemble. Hélas interrompu par Adrian qui se radine vers nous, avec les paupières retournées, en prétendant qu'il peut rester comme ça jusqu'à la fin de la journée. Nous, on lui répond qu'il devrait illico presto entrer dans le *Livre des records* comme le plus grand couillon du monde. Le ton monte d'un cran, la prof intervient et nous confisque le bouquin.

C'est juste un exemple, Kris. Tu vois, que tu le veuilles ou non, et que moi-même je le veuille ou non, tout finit par avoir trait à toi.

Robert Pershing Wadlow, l'homme le plus grand du monde, est mort jeune, à vingt-deux ans seulement.

Certains meurent encore plus jeunes.

Et ce n'est pas cet avorton qui devrait entrer dans le *Livre des records*, ce petit cinquième qui se retourne les paupières. Non. Mais plutôt ce grand bouffon qui se la pète, celui qui dit : « Hé, regarde-moi ! C'est moi qui devrais entrer dans le *Livre des records* comme LE PLUS GRAND COUILLON DU MONDE ! »

Ou est-ce que ça devrait plutôt être celui qui le regarde dire ça ? Est-ce que c'est *lui* qui devrait décrocher la timbale ? Lui qui, au début, n'a pas pigé le sérieux de la situation, a ricané bêtement, puis a fini par être agacé, par être un peu anxieux aussi, mais surtout agacé ? Lui qui, juste avant l'instant crucial, s'est figé, infichu de bouger, infichu d'intervenir ? Lui qui n'est pas parti à la rescousse, lui qui n'a pas empêché que ça se produise ?

Bravo ! Félicitations ! C'est merveilleux ! C'est tout simplement renversant ! Nous avons notre gagnant du jour !

2

Personne ne comprend rien

— Kim ?

Mesdames et messieurs, cher public, un tonnerre d'applaudissements pour ma sœur : Monika !

Et puis non, finalement. J'entends à sa voix qu'elle souhaite de tout son cœur que je ne sois pas à la maison. Si ça me donne envie de lui répondre ? Pas vraiment, non. À moins que je m'abstienne pour ne pas la décevoir.

Dans d'autres cultures, m'a raconté Kris un jour, en Asie par exemple, les gens ne veulent surtout pas décevoir quelqu'un. Le touriste qui demande à un passant s'il est sur le bon chemin obtient en guise de réponse des hochements de tête énergiques : « Oui, oui, oui ! » Alors qu'il se plante complètement ! Plus tard, quand il se retrouve dans un marécage glauque, loin de toute civilisation, loin du lieu qu'il désirait atteindre, alors que la nuit tombe et que les animaux sauvages hurlent à la mort, il sait que le passant ne pensait pas du tout à mal, bien au contraire.

— D'où tu tiens ça ? j'avais demandé à Kris.

— Je l'ai lu.

On était tous les deux d'accord sur ce point : nous aussi

on vivrait la même chose, sur place. Pas le marécage, merci, mais le reste : les temples, les plages, les éléphants en plein milieu de la route, les gens aux chapeaux biscornus. On s'offrirait un petit tour du monde après le bac. On bosserait un an, puis on mettrait les voiles.

Depuis qu'on avait appris à écrire, on faisait des listes. La liste des programmes télé les plus rigolos, la liste des marques de voitures les plus cool, la liste des profs les plus cons, des gens les plus dingues, des filles les plus belles. Kris avait ajouté :

— Faut qu'on fasse la liste des dix choses à faire avant de mourir.

— Kim ?

Je ne veux surtout pas décevoir ma sœur. En ne répondant pas, je lui octroie un instant de bonheur de courte durée. Peut-être que j'étais un petit paysan cambodgien dans une vie précédente.

Non. Je ne crois pas aux vies antérieures.

On a une vie, point.

Une seule vie, une seule chance.

Une seule chance, Kris.

— Ouf ! Il n'est pas à la maison.

À qui elle parle ? Une succession de bruits à la fois sourds et liquides s'échappent du couloir. Viouch, bong, ploc, fūit. La scène est pitoyable. Il faut que je manifeste ma présence d'une façon ou d'une autre, que je me racle la gorge, que je

dise quelque chose, n'importe quoi. Sauf que je n'y arrive pas. Ma voix est bloquée.

Monika entre dans la cuisine, un grand sourire imprimé sur des lèvres légèrement gonflées, très fines aux commissures, oui, pas de doute : tout juste embrassées. Elle m'aperçoit. Son sourire disparaît en une demi-seconde.

Kris ne l'a jamais dit ouvertement, mais il trouvait Monika très jolie. Je l'ai compris à son silence et sa gêne subite quand ma sœur entra dans une pièce où on se trouvait lui et moi, à sa façon de se passer une main dans les cheveux. À son regard qui, dès qu'elle posait ses yeux sur lui, déguerpissait aussitôt et filait se planquer ailleurs ; son regard qui, dès qu'elle nous tournait le dos, s'aventurait vers elle et se collait sur son corps. Oh que oui, Kris trouvait que Monika était une fille hyper jolie. Et ça ne lui échappait pas, à elle, évidemment. Elle le taquinait en permanence : elle devait passer comme par hasard à côté de lui, en profitait pour se frotter contre lui, rabattait ses cheveux en arrière juste sous son nez.

Merde quoi, Monika. Il était vraiment nécessaire, ton petit manège ?

Derrière elle surgit un type que je n'ai jamais vu. Les cheveux bétonnés par du gel. Une doudoune de rappeur sur le dos. Un bourge des beaux quartiers ? Ça fait deux secondes que je vois ce mec et, déjà, je ne peux pas le piffer. Kris le détesterait. Il se façonne une espèce de rictus mielleux et lève la main en guise de bonjour. Je copie son geste d'un mouvement

mécanique, comme si on était membres d'une confrérie, d'un clan ou d'une tribu indienne, unis par des liens puissants et des lois tacites, par des rituels et des signes secrets, bref, comme si on faisait partie d'une société clandestine interdite aux étrangers, et particulièrement aux filles.

Ma sœur lui lance un coup d'œil agacé avant de vriller ses yeux dans les miens. Je soutiens son regard. Je le jure, je ne fais rien d'autre que ça, même si je sens une colère sourde monter en moi.

— Arrête, Kim.

Alors que je ne fais rien. Absolument rien. Sinon la regarder. Ou peut-être pas elle exactement, mais un point situé un chouïa à droite de son oreille.

— Kim, t'as pas intérêt !

Elle fait deux pas vers moi, la main tendue.

Je sais ce qui va se passer : elle va me pincer. Ma sœur est très douée pour ça. Elle croit qu'elle est une excellente danseuse alors que, franchement, elle est nulle : elle danse comme un pingouin sous ecsta. Mais trouver *le* point hypersensible, un bout de chair minuscule dans lequel elle peut planter ses ongles et pincer jusqu'à ce que sa victime tombe à genoux et crie grâce, ça elle sait le faire. Elle le fait même très bien. Ce qu'elle fait très mal : harponner les mecs.

Et donc : des doigts tendus, terminés par des ongles longs. J'attrape ce que j'ai sous la main, à savoir un verre de lait à moitié plein, que je balance sur elle. Au final, on a une grosse tache décorative sur un sein.

Le bourge derrière elle éclate de rire. Normal vu qu'on est de la même bande : les garçons contre les filles, les mecs contre les nanas, etc. Or non, raté, ça ne prend chez personne. Il suffit d'un bref regard assassin de ma frangine pour qu'il soit disqualifié. Du coup il transforme son éclat de rire en quinte de toux, il en fait des tonnes, sur l'air de : « Allez, on se calme, je n'ai pas du tout rigolé, j'ai été pris d'une toux violente. » C'est ça, connard.

Monika devient hystérique et me hurle à la figure :

— Nan mais t'es complètement dingue ou quoi ?!

Stop, Monika. Ne fais pas un pas de plus vers moi. Je te connais, tu es bien plus rusée que tu en as l'air. (« Pourquoi il pleure, notre petit Kim chéri, Monika ? » « Euh, je sais pas. Mais je crois qu'il s'est cogné la tête contre le pied de la chaise. »)

— T'as péte un câble, ma parole ! Fais un effort, merde à la fin ! C'est pas parce que t'es à plaindre que tu dois te croire tout permis ou te comporter comme un gamin de trois ans !

Je me retiens. Je me retiens de toutes mes forces. Tellement fort que ça finit par faire mal.

Sa phrase, « *C'est pas parce que t'es à plaindre* », continue de flotter entre nous, tremble dans l'air, enfle jusqu'à se transformer en un champignon atomique qui nous intoxique de sa misère et son poison. Monika vient de dépasser les bornes. Elle est allée trop loin et elle le sait. Elle a l'air un instant de regretter.

— Pff ! Et puis laisse tomber, tiens... dit-elle avant de me tourner le dos.

Laisser tomber, Monika ? Que veux-tu exactement – ou plutôt, d’ailleurs : *qui* veux-tu que je laisse tomber ? Tu pourrais être un peu plus précise dans ta formulation, s’té plaît ? Ben non, tu peux pas. Pourquoi ? Parce que tu piges que dalle, banane ! Tu comprends rien à ce qui m’arrive, rien ! Ni toi ni personne. PERSONNE NE COMPREND CE QUI M’ARRIVE.

Je me retiens de toutes mes forces, ça me fait un mal de chien. L’instant suivant je ne retiens plus rien : je viens de jeter le *Livre des records* en direction de mon ignorante de frangine. Une action en dépit du bon sens, dirait Henry le Quasi Dégarni. Puisque c’est pile ce qu’elle est : une action qui ne pense pas aux conséquences qu’elle pourrait impliquer.

Mon lancer est tout sauf net. Je le sens dès que j’ai lâché le bouquin : il évite de peu l’épaule de Monika et file vers le gros bourge qui se penche, avec une mini seconde de retard, et se mange le bord en plein dans le front. Je me rends compte à ce moment-là du capital considérable que renferme le livre que j’ai choisi comme projet de lecture : entre celui qui est le plus grand, le plus gros, le plus rapide, celui qui s’est attaché sur le visage le plus de pincés à linge, qui s’est enfoncé dans le nez le plus de crayons à papier, qui a mangé le plus de crêpes et celui qui a avalé le plus d’ampoules électriques (j’hallucine !), tous ces individus réunis forment un pavé, au sens propre et au sens figuré, un ouvrage et un projectile en fin de compte extrê-

mement utiles l’un comme l’autre. Le gugusse des beaux quartiers tombe à la renverse et glisse le long du mur avec une expression d’étonnement imprimée sur la face. Il se touche le front du bout des doigts, ils ressortent de cette exploration couverts de sang.

Après, tout se passe très vite, sans que j’en aie tout à fait conscience. J’ai dû passer comme un bolide devant ma sœur et lui, puis ouvrir la porte d’entrée. Je sais en tout cas que je perds l’équilibre sur les marches du perron, que je me ramasse la figure dans un buisson d’épineux où je m’érafle les mains et les bras. Je saigne. C’est parfait, il ne pouvait rien m’arriver de mieux. Le soleil vient de se coucher, il fait gris de chez gris, je caille. Ça aussi c’est parfait : je ressens une douleur et une gêne concrètes, définies. Moi je dis : c’est im-pec-cable. Une voiture avance à petite vitesse dans l’allée du lotissement et, derrière elle, j’avise maman, les bras allongés et alourdis par deux sacs de commissions. Elle a les traits tirés, elle n’a pas l’air très contente. Elle relève la tête, nous aperçoit à tour de rôle, moi d’abord puis Monika à la fenêtre, elle a l’air encore moins satisfaite, comme si nous voir lui donnait envie de tourner les talons et repartir au boulot vite fait bien fait pour s’enquiller huit heures de travail supplémentaires, même si elle est déjà crevée. Ma sœur me crie que je suis un déséquilibré et que je ferais mieux d’aller me faire soigner. Après quoi elle referme la fenêtre avec fracas.

Pourquoi pas... Peut-être qu'elle n'a pas tort. Mais, question équilibre mental, elle n'est pas non plus la mieux placée pour donner des leçons.

Alors comme ça je serais à plaindre ? Alors comme ça je devrais faire un effort ?

Alors OK, d'accord. Mon cerveau est devenu un studio qui héberge des pensées malades, d'accord. Je ne fais que des conneries à répétition, d'accord. N'empêche : personne ne comprend ce qui m'arrive.

En plus, j'ai une pierre brûlante dans l'estomac qui me crache ses flammes à intervalles réguliers.

Je gèle dans mon T-shirt, il fait un froid de canard, j'agite les bras pour me réchauffer. Ouh ouh ouh ! J'avance de quatre pas, je pivote, je retourne où j'étais, je reviens, je monte les marches du perron, je les redescends, je donne un coup de pied dans la rambarde, ça m'écrase le gros orteil. La douleur est diffuse, concrète, définie. Ouh ouh ouh ! Cette douleur physique étouffe pendant quelques instants l'autre douleur, celle qui a élu domicile à l'intérieur de moi et que rien ni personne n'arrive à déloger.

Bon. On se calme, là. On se ressaisit. Sans quoi je vais finir littéralement en lambeaux éparpillés partout par terre.

Résonne soudain un premier « poum », suivi d'un deuxième « poum ». Maman vient de lâcher ses deux sacs à commissions.

— Viens là, Kim, me dit-elle les bras tendus vers moi.

— P-p-pourquoi f-f-faire ?

Il suffit d'un mot, d'un regard pour renverser la vapeur et empêcher ça : que je me ressaisisse.

— Parce que je crois que tu en as besoin.

Une voix douce comme l'a maman en ce moment peut tout renverser. Même des montagnes.

Je lui réponds :

— Je n'ai besoin de rien.

Cinq semaines, deux jours

Là-bas, la cour du collègue. Là-bas, le concierge qui épand du sable sur le sol transformé en patinoire. Là-bas, Geir qui lance un bonnet dans le filet de basket, mais glisse sur la glace et se casse la figure. Là-bas, un petit groupe qui fait des bruits avec la bouche : c'est ce qu'on appelle des rires. Au même endroit, le même groupe qui, en se frappant les mains les unes contre les autres, fait de nouveaux bruits : c'est ce qu'on appelle des applaudissements.

J'ai l'impression de tout voir à travers un entonnoir.

Là-bas, la porte vitrée qui ouvre sur le bâtiment scolaire, dont le verre est fêlé et que personne ne songe à changer. Là-bas, l'escalier avec sa rambarde bancale et ses vingt-huit marches jusqu'au premier étage. Là-bas, la salle de classe de la 10^eB, où je ne vais pas. Là-bas, la salle de classe de la 10^eC, où je vais¹. Là-bas, Dina, Tonje, Majken, Jonas, Daniel.

Où es-tu ? Tu devrais être ici. Chaque jour qui passe. Chaque jour qui passe, j'ai l'impression de m'attendre à te voir, adossé au mur, comme avant, de t'entendre me dire « quoi de neuf, l'artiste ? », comme avant, et

1. En Norvège, le système de numérotation des classes va de 1 à 10 : la classe 1 correspond au CP français, la 6 à notre 6^e, la 7 à notre 5^e, et ainsi de suite jusqu'à la 10, qui n'a pas d'équivalent en France et accueille des élèves ayant entre 15 et 16 ans. De plus, le collège norvégien ne compte que trois classes : 8, 9 et 10. (N.d.T.)

comme si rien ne s'était produit. Sauf qu'il s'est produit quelque chose, tu ne viens pas, je ne te vois pas arriver, c'est un coup de couteau dans le cœur. Voilà ce que je ressens. Chaque putain de journée qui passe, tu m'entends !

Là-bas, Magnus Iversen et Kristian Lønn. Là-bas, Axel Bratt. Axel Bratt qui dit quelque chose et Hedda qui rit en l'entendant puis lève les yeux au ciel. Là-bas, Tonje au milieu de la petite bande de potes, tous aussi cool les uns que les autres, forcément. Tonje qui accroche sa veste au portemanteau tout en parlant à Daniel. Là-bas, Ulf-le-Loup qui se radine, prononce une phrase inaudible et ouvre la porte.

Là-bas, les murs orange qui suintent et mériteraient d'être repeints depuis belle lurette. Là-bas, les rideaux d'un bleu clair délavé, le bureau du prof, le tableau, les radiateurs qui diffusent une température tantôt équatoriale, tantôt polaire, jamais convenable. Là-bas, les rangées de pupitres, deux par deux. Là-bas, le mien ; je m'assieds. Là-bas, celui des autres ; ils s'assoient. Là-bas, au fond dans le coin, celui de Kris, déplacé à cet endroit au bout d'un mois par un abruti de prof ; il sert désormais de pupitre supplémentaire (au cas où on en aurait besoin un jour) et surtout de meuble de rangement pour le bazar organisé.

Là-bas, Marianne qui s'assied à côté de moi. Elle m'adresse un petit sourire dans lequel j'aperçois l'éclat métallique d'un appareil dentaire, je n'avais jamais remarqué sa présence avant aujourd'hui. Je me façonne à mon tour un sourire

en tirant sur les commissures, jusqu'aux oreilles. Marianne ne sursaute pas, ne s'écarte pas loin de moi, preuve que le résultat doit paraître normal.

Et c'est parti.

Ulf-le-Loup nous baragouine un cours dans son accent de Bergen, avec ses R grasseyés qui donnent l'impression d'entendre une langue des steppes russes. À en croire ma mère, je suis à la traîne en maths à cause de sa prononciation improbable et de son débit à la mitraille, où tel mot prononcé est aussitôt avalé par le suivant. Mais bon, entre-temps, on a appris à décoder son charabia des steppes aux allures de norvégien de Bergen ; donc le problème ne vient pas de là.

Ulf-le-Loup écrit au tableau, et ça aussi il le fait à la mitraille. Il baragouine et écrit à la mitraille. Pas de bol, sa craie casse. Quelques rires fusent, il sourit, continue comme si de rien n'était.

De mon côté, j'ai décroché depuis longtemps. J'ai décroché avant d'entrer dans la salle de classe. Non. Avant de partir de la maison. Non. J'ai décroché il y a des lustres, ou plutôt, pour être précis : depuis cinq semaines, deux jours et neuf heures.

« Hé, regarde-moi ! » avait dit Kris. Depuis, le temps s'est arrêté. Depuis, je fais du surplace alors que les autres ont poursuivi leur petit bonhomme de chemin.

Voilà : ils ont poursuivi leur petit bonhomme de chemin pendant que moi j'ai perdu mon petit bonhomme et que je me suis perdu en chemin.

Le premier jour d'école après l'accident, après les vacances de Noël. Maman me dit que je n'ai pas besoin d'aller au collège. J'y vais quand même. J'y vais et j'y vois des gens qui tous tirent une tête de dix pieds de long. Lors de la petite cérémonie organisée dans la classe. Lors de la grande cérémonie organisée dans le gymnase. Le proviseur s'adresse aux élèves. Venant du côté droit, un pasteur rapplique et nous sert un laïus vibrant qu'il conclut en nous demandant, en nous exhortant à nous souvenir des bons moments passés ensemble, de ne pas oublier de penser à l'avenir, malgré ce qui s'est passé. Et surtout – oui, surtout : de prendre soin les uns des autres. En cours, Henry et Ulf nous parlent. Ils prennent le temps de nous parler, ils posent une photo de Kris sur ce qui était son bureau, allument des bougies.

Des journées avec une ambiance en berne et des gens qui, donc, prennent soin les uns des autres. Des filles qui brusquement éclatent en sanglots : Tonje, Marianne, Dina, Majken, Hedda, Silje – bref : toutes. Un petit rigolo, ridicule au dernier degré, qui ne trouve rien de mieux que de ricaner : il est aussitôt lynché et exclu du groupe. Ce groupe auquel on est aimanté, qui nous aspire qu'on le veuille ou non. C'est accolades, embrassades et crises de larmes à tous les étages. Comme pendant notre séjour en Pologne, dans les bus blancs.

Je ne pleure pas. Il était plus facile de pleurer à Auschwitz devant les monticules de cheveux et de vêtements. Là-bas

j'ai pleuré, oui. J'ai été submergé, je me suis effondré : cette cruauté, tous ces morts. Les larmes ont fusé, d'un seul coup. Elles m'ont surpris, et elles ont aussi surpris Kris. Il m'a donné une tape sur l'épaule, un geste bête et gauche, avant de se tourner, gêné.

Or là, après ce qui t'est arrivé, je suis incapable de pleurer. Je ne suis plus moi-même. Je suis devenu quelqu'un d'autre. Ou quelque chose d'autre. Un machin en pierre. Un bloc de glace.

Les petits groupes dans la cour de l'école, les attroupements devant la maison de Kris. Les fleurs et les bougies devant la porte d'entrée et dans ce qui était censé devenir une piscine, au pied de la véranda.

Je ne peux pas imaginer que ton père en vienne un jour à la remplir d'eau, Kris. Je ne peux pas imaginer que ta famille en vienne un jour à barboter dedans, tes parents avachis sur des matelas pneumatiques, un cocktail exotique à la main. Non. Ton père, il va la remplir de terre. Il va déverser dans le trou des mètres cubes de terre, puis il fera une pelouse. J'en suis à cent pour cent sûr.

Puis viennent les obsèques. Un enterrement en grandes pompes, avec des chants sépulcraux et pas un œil sec. Le cercueil recouvert de fleurs. La famille de Kris tout devant. Le père, aux épaules agitées de secousses. La mère, au visage agité de sanglots. La petite sœur Tuva est présente, le grand frère Varg est présent lui aussi. Varg qui pivote et balaie l'assemblée du regard. Ses yeux passent sur moi, s'arrêtent, reviennent, me scrutent, me brûlent. Ça dure trois heures,

ou trois secondes. Puis il tourne la tête en direction du cercueil. Une camarade de classe, Hedda, à moins que ce soit Silje, s'avance pour lire un poème.

Et moi je suis un machin en pierre, un bloc de glace. Je regarde droit devant moi, droit dans le crâne d'un vieux monsieur qui est... quoi ? le grand-père ? l'oncle ? l'ami de la famille ? Sa nuque est striée de rides, couverte de cheveux gris clairsemés. Il a aussi une verrue juste au-dessus du col de chemise. L'horreur. Mais au moins il est en vie. Il est en vie, *lui*. Lui, ce dinosaure.

Quelques jours s'écoulent.

Des jours durant lesquels je sens les regards collés sur moi. Quand je passe devant les gens, les conversations s'arrêtent immédiatement.

Je suis prêt à parier un million de dollars qu'un petit morpion de quatrième, un pétochard en manque de reconnaissance, a ouvert sa bouche bourrée d'acné pour dire à un autre morpion, apprenti marlou qui complète sa formation de gros dur en s'étant mis à la clope mais crapote à qui mieux mieux : « Un accident ? C'est vrai ? »

Le crapoteux, persuadé de ce qu'il avance : « Je te le jure ! Il s'est cassé la gueule. »

Le pétochard, qui n'en démord pas : « Nan mais c'est sûr et certain ? »

Le crapoteux : « Mais si je te le dis, putain ! Même que son copain, là... Comment il s'appelle déjà ? »

Un pote du crapoteux : « Kim. »

Le crapoteux : « Ouais voilà, Kim. Et donc ce Kim, même qu'il en parle pas. Et puis j'ai entendu dire qu'il était bourré. »

Une gonzesse, orange à force de faire des UV, et qui tient absolument à se mêler à la conversation : « Il *était* bourré. Ils étaient *tous les deux* bourrés. On les a croisés avec une copine et on peut vous dire qu'ils étaient murgés de chez murgés. »

Ch-psch-ch-psch. Ragots et chuchotements, qui continuent comme ça :

« Ils étaient seuls quand ça a eu lieu, non ? » « Ouais. Quelqu'un m'a raconté qu'ils s'étaient engueulés. » « Exact. Ils se sont engueulés. En tout cas ils s'engueulaient quand je les ai croisés. » « Tu sous-entends que la police croit que Kim... ?? » « Je sous-entends rien du tout. Je dis simplement qu'ils se sont engueulés. Les flics ont discuté à plusieurs reprises avec Kim. Vous trouvez pas ça un peu... bizarre ? Genre, suspect ? » « Pourtant, dans les journaux, il était écrit que... » « Dans les journaux, oui. Mais tu crois tout ce que dit la presse, toi, maintenant ? » Cette phrase, c'est le pétochard qui la prononce, en écarquillant un seul œil, en interrogeant du regard chacun dans le groupe avant d'ajouter : « Enfin, j'dis ça, j'dis rien, hein... »

Cinq semaines et deux jours se sont écoulés. Ça chuchote toujours ferme. Quand certains sont à court de ragots sur qui est sorti avec qui, qui s'est mis avec qui, qui a plaqué

qui, qui s'est fait larguer par qui, ils n'hésitent pas à ressortir « l'accident ».

J'entends ton rire d'ici, Kris : « Tu es trop méfiant, Kim. Limite parano. Tu le sais au moins ? »

Un jour, tu m'as offert un pin's où il était écrit : Stop à la persécution des paranoïaques comme nous ! Quant au tien, il scandait : C'est nous, les fous, qui avons raison !

Je ne me trimballe plus avec le pin's à la boutonnière : il y a un bail que je l'ai perdu. Dommage, j'en aurais bien besoin aujourd'hui.

Oui, quelques-uns chuchotent toujours. Mais la plupart des gens ont mis ta disparition de côté, ils sont passés à autre chose.

C'est ce que disait le pasteur : penser à l'avenir. Et je peux te confirmer que beaucoup s'y sont attelés vite fait bien fait.

Dans la classe, on assiste à une espèce de réconciliation généralisée : brusquement, tout le monde s'adore, tous sont copains comme cochons. Même ceux qui d'habitude ne s'adressent jamais la parole, on croit qu'ils sont amis pour la vie depuis leur naissance ou quasi. Et vas-y que ça se fait des bisous, que ça se touche, que ça se prend dans les bras, que ça se lance un petit sourire étrange, mélancolique sur les bords. Et moi ? Qu'est-ce que je fais, moi ? Je souris ? J'envoie des regards complices ? Aucune idée. J'avance dans un brouillard. Avec l'impression qu'il ne m'est strictement rien arrivé.

Quelques jours supplémentaires s'écoulent. Et tout revient à la normale. Il s'en est fallu de quelques jours seulement, donc. Mettons une semaine, grand maximum. Soudain, certains ont un autre sujet de conversation. D'autres éclatent de rire, sans se faire blackbouler par la meute. D'autres encore s'enhardissent et les imitent. Et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, c'est retour aux affaires courantes. On ricane, on lâche des cris stridents, on se pousse dans les couloirs.

Et le pire, en fait, c'est ça : pour tout le monde, c'est un soulagement. En-fin ! Enfin on va arrêter de parler de toi, Kris, en long, en large et en travers.

Exemples. Quand Jonas, le clown de service, tombe de sa chaise et essaie de remonter en mimant la noyade. Quand Hedda offre une parodie parfaite de Barbe-sans-Cou. Putain, j'y crois toujours pas... Une semaine ! Une seule. Ça fait pas des masses quand même. Non ? Ou c'est moi qui déconne, là ? Je veux dire : quand viendra notre tour, est-ce qu'on voudra que l'état de siège dure plus longtemps ?

Hein, Kris ? Qu'est-ce que tu en penses ? Comment tu voudrais que ça se passe pour toi ?

De mon côté, je me surprends très vite à tout regarder en spectateur. Les autres, ce qu'ils font, ce qui se passe, bref, tout. Moi y compris. Eux ils ont continué, moi je me suis arrêté.

Hé, regarde-moi !

C'est là que pour moi ça s'est arrêté.

Alors vous, oui, vous qui êtes devenus les meilleurs amis du monde, vous n'étiez pas présents lors des faits. Votre vie, elle a repris son cours.

Cinq semaines, deux jours et neuf heures se sont écoulés.

Et moi je dis : **MAIS C'EST SUPER ! C'EST ABSOLUMENT GÉNIAL POUR VOUS !** Continuez comme ça. Surtout ne vous gênez pas pour moi. Pensez à l'avenir, allez de l'avant.

Mais essayez de vous enfourner ça dans votre crâne de lobotomisés : celui qui était présent lors des faits, il ne peut ni passer ni penser à autre chose, lui. Il ne peut plus avancer. Il est resté à l'arrêt, planté dans un paysage glacial et désertique, tout seul au creux des ténèbres. Il est dans l'impossibilité de se projeter dans l'avenir. Il est tout juste capable de se projeter dans le passé. Il regarde le même film, en boucle et en permanence. Il a mal au crâne, mal au bide. Il est sur les rotules, au bout du rouleau. Mais il continue la projection du film, la bobine tourne toujours, si bien que, tôt ou tard, les films dans leur totalité se réduiront à un seul long-métrage, à une seule image.

Hé, regarde-moi ! dit Kris en se relevant.

À ce moment-là, la bobine se bloque. Arrêt sur image. Plan fixe, figé pour l'éternité, imprimé à jamais sur ma rétine.

Et à ceux qui ne sont au courant de rien, ceux qui papotent ou crient ou ricangent pendant la projection du film, à eux, celui qui était présent lors des faits a envie de leur hurler : **VOS GUEULES ! LA FERME ! FERMEZ VOS GRANDES GUEULES DE NAZES !**